

LA
SOURCE VERITABLE
DE LA GRANDEUR
DE FRANCE.
L'EMPIRE
EN DANGER DE
CHEOIR.

ET
LA HOLLANDE
SUR LE POINT DE
PERTE

Par une Paix mal Concertée.

PAR
POLLIDORE DE WARMOND.



A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU. 1682.

LA
SOVRCE
VERITABLE
ET
ESSENTIELE
DE LA GRANDEUR
DE
FRANCE.



Na depuis dix ans ca écrit
quantité de Libelles, les
uns par un zele aveugle,
emporté & indiscret, les
autres par une haine Natio-
nale & inveterée. Derechef les uns par
une pure demangeaison d'écrire, les
autres, pour plaire au parti, que l'on fai-
soit profession de suivre. Mais comme
ceux là entre ces écrivains ont la repu-
tation d'avoir les mieux réussi, qui ont
fondè leur matiere sur les desmarches
lesquelles ils ont vù faire, je diray qu'au
regard de la France ils n'ont pas penetré
entierement dans le Cabinet, ny même
puisë de la premiere source l'essence de
leurs productions. Or, pour ne perdre
aucun

aucun temps, ny amuser le Lecteur par des discours frivoles & inutiles, je m'en vais le contenter là dessus, & luy faire voir que tout le mouvement de cette grande Monarchie quant à son Gouvernement interieur, roule sur quatre rouës, qui font aller si regulierement son Char de Triomphe & de Glorie, & portent le Magazin ou la provision de toutes les maximes, qu'elle a mis en usage depuis plus d'un siecle, pour arriver à cette absolûe authorité & à la formidable grandeur, dans lesquelles on les void aujourd'huy.

Catherina de Medicis, Reyne fiere, ambitieuse & violente, étant Regente considera avec admiration la grandeur tousiours augmentante de la Maison Ottomane, & les favorables succès, qui accompagnent presque incessamment ses Armées. Elle crut qu'une regence, dont les maximes paroissent si peu dans l'exterieur, & qui neanmoins procuroient une si glorieuse fortune sans interruption à la porte, devoient estre essentiellement bonnes, & qu'en les imitant au Roy-

A 2

aume

aume de France, on s'en pourroit promettre les mesmes avantages.

Dans cette pensèe elle jetta la veüe sur un certain du Poncet, qui avoit desja quelque teinture de la Cour Ottomane, y ayant été Secretaire d' Ambassade, & le choisit, pour l'envoier là en qualité de Resident, avec un ordre secret, de s'informer menuëment, & fans en negliger aucune de toutes les maximes Ottomannes.

Du poncet y fut sept ans, & apres avoir fait amas de toutes les pratiques de cette Cour, & rapporté les unes aux autres, il les reduisit sous quatres maximes principales, dont toutes les autres ont en suite été puisées, à scavoïr.

1. De détruire tous les Princes du sang, & les grands, qui peuvent en aucune maniere aspirer & faire ombrage au Thrône.

2. De ne souffrir qu'une seule Religion absolument & de miner en sorte les autres, qu'elles fussent sans force & languissentes.

3. De mettre bas la Noblesse, & l'obliger

ger

ger à devenir Roturiere, ou à porter l'épée au service du Roy en suivant les Armées.

4. De reduire les fujets à l'esclavage, n'ayans aucun bien propre, le tout à ferme de la part du grand Seigneur, qui change cette ferme de cinq en cinq ans, & en tire des sommes immenses.

La Reine comprit aisement cette methode, y prit goût, & la resolution de la mettre en usage dans son Royaume; mais l'Admiral de Chatillon, qui avoit des yeux d'Argus, & ses correspondances au Conseil privé de la Reine, penetra dans ce dessein, & fit par un petit Libelle, qu'il fit adroitement semer par toute la France, voir à tous les Estats, & particulièrement à la Noblesse le danger, où ils estoient, de perdre leurs privileges & de devenir esclaves.

La dessus les Estats s'assemblerent, & s'en plainquirent à la Reine, qui sous une profonde dissimulation fit la surprise & protesta de n'avoir jamais songée à une chose si damnable; & que bien loin de cela elle trouvoit cette pensèe execrable,

ses Vassaux & sujets luy estans trop chers, que de les mettre aux fers comme les Turcs. Qu'au contraire, elle les maintiendroit dans leurs privileges au prix de sa Couronne & mesme de son Sang, Cette Dame adroite & rusée leur dit encore plusieurs choses touchantes, pour les mettre en repos, & les persuader entierement, que c'estoient des faux bruits, que les ennemis de la Couronne avoient fait semer, pour diviser la nation, & broüiller le Regne.

Les Estats remercierent la Reine, & s'en retournerent de la sorte chès eux, satisfaits si non tous réellement, au moins en apparence, & la Reine, pour mieux colorer les choses, & couvrir avec plus de subtilité ses desseins donna un ordre secret à du Poncelet de faire une Apologie contre le Libelle de Mr. de Châtillon, où il devoit abhorrer une proposition si satanique, qui ne pouvoit être tirée que de l'Enfer, pour exterminer la gloire & la liberté fameuse de la Noblesse de France. Que ses ennemis l'avoient chargé de ce crime pour luy faire casser
la

la teste, priant tout bon & veritable Francois, de la croire incapable d'un si horrible projet, si contraire à la dignite Françoise &c.

Enfin les choses furent un peu calmes, la Reine travaillant sous main sans cesse à établir une si grande fabrique dont le fondement vouloit être bien mis. Mais la guerre Civile aiant succedée & durée jusq' à ce qu' Henry quatre eut domté la ligue, la Cour n'eut pas la facilite de parfaire un si grand ouvrage, & jusqu' al'ors elle n'avoit produit qu'une avorton.

Mais la Mort inopinée & violante de ce Monarque au moment qu'il avoit engagé une grande partie de la Noblesse de France à une depense excessive, pour le suivre en Allemagne, & pour mettre en œuvre l'execution de ce dessein si longtems desja medité, laissa à Louis treizè la gloire d'en jeter par les soins du Cardinal de Richelieu l'entier fondement, & au Roy successeur celle de mettre dans sa plus haute perfection un si fameux Ouvrage.

Il n'est pas besoin, que l'on face icy

aucune application de ce que je viens de dire ; puis qu'il est aise à un chacun tant soit peu raisonnable de la remarquer de l'état present des affaires, & de toutes les demarches de cette Cour. Or, parlons icy en veritables politiques, avec des-interessement & sans passion, que la France a eu une conduite loüable dans cette fabrique, & que sans elle jamais elle n'auroit pû seurement & avec constance pousser avec un continuel succès ses conquêtes comme elle le peut faire à present, apres avoir tranché la racine des seditions interieures, domté l'humeur broüillon de la Noblesse, soumis le peuple, & fait amas des thresors capables à continuer les Guerres. Serieusement, je ne vois pas l'execration de ce projet, dont parlent le Libelle de Mr. de Châtillon, & l'Apologie de du Poncet. La Noblesse de France, il est vray, se void un peu reprimée n'ayant plus la liberté d'agir contre elle même, & de s'acharner sang contre sang ; mais ne jouit elle pas d'une grande douceur, sans payer la taille au Roy, & ne trouve-elle pas asses
d'oc-

d'occupation dans les Guerres exterieures, qui ne cessent jamais par grand intervalle? Elle ne peut pas se plaindre, que son Maistre la laisse sans recompense, veu la quantité des pensions, que sa Majestè a ordonnée pour ceux, qui font quelque belle action, ou qui ont bien servi la Couronne. Le Marchand & l'Artisan ne sçauroient en murmurer, puis que jamais aucun Roy de France eut une si forte inclination d'establier dans le Royaume le commerce les manufactures, & la navigation pour toutes les Mers. Le païsan n'a rien à dire, étant né pour obeir & pour porter le joug. Pour cela il subsiste, & jouit de la vie & de la subsistance sous l'ombre & la protection de son Prince, l'Argent dans les coffres du Laboureur est un talent cachè sous terre, qui ne profite de rien, & le Prince le peut faire valoir.

Les plus grandes Monarchies ont eu pour base & premier mobile la soumission des peuples, qui fait aussi leur durèe, & le mouvement des conqvètes exterieures.

L'EMPIRE

EN

DANGER

DE

CHEOIR

PAR UNE

PAIX

MAL CONCERTEE.

V *irtus unita manet, divisa corrui.*
 la vertu est indomtable dans
 l'union, & succombe aisement
 estant des-unie. C'est ce qu'avoient tres
 bien remarquè les Roix Scilurus &
 Micipsa, & plût au Ciel que tous les corps
 du fameux Empire d'Allemagne vou-
 lussent faire la même reflexion. Il est cer-
 tain que dans cette union, la nation Alle-
 mande, qui a seule esté indomptable aux
 Romains, & par ses seuls regards terribles
 aux voisins, seroit invincible à toutes les
 forces humaines, la gloire de l'Aigle
 triompheroit sur tous ses Ennemis, & on
 ne luy arracheroit pas la moindre de ses
 plumes. Ses Ailes le leveroit au dessus
 des

des nuës, & aucune puissance ne seroit en estat de sapper le plus petit de ses throncs. Mais la jalousie fomantant dans son Empire éternellement la division, & tant de sorte d'interêts differens sont les causes mouvantes de sa decadence au concours de plusieurs autres choses, qui luy manquent & font son defect. Disons en les principales

1. La quantité de tant de grands & petits Princes, qui ne reconnoissent qu'une teste superieure que par maniere d'acquist & en tant qu'il leur plaist, & qui suivent tantost l'un, tantost l'autre parti, selon qu'ils envisagent leur interet particulier, qui est tous jours preferé au General, lequel ne sert pour l'ordinaire que de pretexte.

2. La multiplication des familles, d'où naissent beaucoup de Princes gueux; & qui ont besoin de quelque pension étrangere pour pouvoir subsister.

3. Les Alliances de Mariage dans les Cours étrangères.

4. La difference des Religions.

5. Les Villes franches Imperiales.

6. La

6. La corruption, la cherté & la vilité de l'Argent, & la decadence du commerce.

7. Le mauvais choix des Ministres, & leur corruption.

8. Le desordre dans les Armées.

9. Le mauvais état de ses places considerables.

Quant au premier article, on m'avoüera, que les grands Princes d'Allemagne ont du respect pour l'Empereur, comme un Prince qu'ils ont élèu, pour être l'Arbitre de leurs differents, & le protecteur des membres de l'Empire. Même lors qu'il écrit aux Princes il les tutaye; mais il ne scauroit leur commander absolument, ny obtenir avec des troupes, quand même elles sont envoiées pour le secours de l'Empire, le passage par leur terres sans leur permission. Lors qu'ils recoivent un ordre de l'Empereur, qui leur fait difficulté, ils protestent tres-humblement contre, & cette protestation veut dire civilement, qu'ils n'en feront rien, s'ils sont en pouvoir de s'y opposer

fer par force ouverte. Les petits Princes choisissent pour Protecteur celuy des plus grands, qui est le plus à leur bienveillance & le mieux disposé à les secourir. Et comme le Comte & le Baron jouissent (pour ainsi dire) de la même liberté, que le plus grand Prince, & qu'il n'y a que la difference de la qualité & du pouvoir, un si prodigieux nombre de Souverains, dont les humeurs sont fort partagées, & les intérêts, divisés fait plusieurs factions opposées les unes aux autres, & par consequent un Empire broüillé desuni & confus, sans que le Chef ait le pouvoir d'y mettre ordre, estant hors d'une autorité absolüe & necessaire pour cela. De là vient qu'un chacun envisage son utilité propre, & embrasse à toutes les occasions le parti ou la protection d'une puissance étrangere, qui le seconde de son argent, ou l'attire par quelque autre moyen. Ainsi cét Empire n'est jamais exempt de quelque trouble, & semble en quelque façon chercher sa propre destruction; veu qu'estant attaqué par une puissance exterieure, au lieu que tout
les

les corps en general, & tous les membres en particulier devroit concourir à leur propre defence, on les void d'abord separés, l'Allemand contre l'Allemand, acharnés de leur propre sang, couvrir les flancs de leur ennemie, & luy frayer le chemin pour monter au thrône general, & abimer tant de thrônes particuliers.

Le second article parle de soy mesme; veu que l'Allemagne fourmille d'un nombre de principions cadets, qui n'ont pas du pain à manger, & s'estiment bien heureux, quand ils peuvent obtenir la pension d'une couple de mille escus, pour subsister.

Les Alliances de Mariage peuvent estre les liens de la paix, & la méche pour la guerre. Une Epouse, qui à captivé l'amour de son Prince & qui en est chérie, peut par cét ascendant, s'il n'a pas l'esprit fort, obtenir sur luy un grand Empire, en tirer les plus secrettes pensées, & si elle aime à se meler dans les grandes affaires, broüiller l'État, & souvant même le perdre, un Ministre fin & adroit, Pensionnaire d'une puissance étrangere, & considéré
dans

dans l'estime d'une telle Princesse, ne manquant pas de pousser là dessus les interêts extérieurs, qui font les siens. La Pologne, l'Allemagne, & la France en ont eu des funestes exemples. Ce qui concerne la Religion il n'y a ie crois personne, qui ne souhaitat, qu'il n'y en eut qu'une seule, veu que sa difference ne serviroit plus de pretexte à tant de sanglantes guerres, qui ont fait mille & mille fois risfeler les filons des champs Europeans, & particulièrement l'Allemagne pourroit se glorifier d'avoir fait un grand pas à sa felicitè, si cette union spirituelle pouvoit faire le principe du concert des interêts temporels. Cette concordance étoufferoit une grande partie de l'envie, de la mesfiance, & de la jalousie, qui la bourelent à present.

Les villes Imperiales franches sont les sang suës du peuple; qui succent la graisse des Provinces, & ne les soulagent en aucune maniere. Le Bourgeois de ces villes est le tyran du pauvre Païsan, & luy écorche à plaisir ses danrées, luy revendant ses marchandises & Manufactures
avec

avec la même usure. En tems de guerre ces villes ferment leurs portes, & ne laissent entrer personne, pendant que le plat-pais est chargé de troupes, & gémit sous le faix insupportable des impositions & des quartiers. Mais faisons voir la chose plus clairement par l'opposition de son contraire. Il y a triple charge au Laboureur, & cette mesme triple position revient à l'avantage des Villes libres. A sçavoir, premierement, le Paisan ou l'habitant du plat-pais est obligé de contribuer extrêmement au Prince, comme à son Maître, au Pere de patrie & son protecteur, & la Ville libre ne contribue rien; mais profite de ce mesme argent avec usure en vendant à la Cour ses marchandises. Secondement. Toutes les marches & contremarches se font dans le plat-pais, de mesme que les campemens, fourragemens &c. Et les Villes Imperiales libres ferment derechef les portes, & bien loin d'y perdre, elles en profitent de part & d'autre, des amis & ennemis. Car toutes les prises en piccoterie, les bleds forragés à revendre, enfin

toutes

toutes les depouilles se portent dans les Villes, qui les achettent à vil prix, & en profitent avec excès là, où le pays perd tout. Tiercement, les quartiers d'hyver prennent leurs logemens dans la Province, & si les villes y contribuent une quote, il est certain, qu'elle sera si peu considerable à proportion de la perte & de la charge des provinces, qu'elle sera imperceptible, considerè que les Villes s'en remboursent par l'argent que l'Officier & le Soldat leur portent par les depenses, qu'ils y vont faire, & l'achapt des equipages.

La decadence du Commerce dans un pays est sa mort, puisque le negoce en est l'ame. l'Allemagne en a encore quelque ombre legere, & si peu, qu'il y va mourant. Or, le commerce manquant fait aussi manquer le peuple, la consommation & l'argent qui sont la force d'un Estat: & les nerfs, de la guerre. Ce defaut se trouve dans l'Empire d'Allemagne des ja par la raison sus alleguée, des Villes franches, qui étranglent le pays & le font devenir éthiques, en apres, par defectuosité des
Ar-

Artisans, pour faire les fabriques dans la patrie même, les marchandises cruës étant tirées d'ailleurs. Finalement, par la corruption de l'argent, qui est extreme, & met la peste dans le negoce.

Il semble, que l'Empire sent son mal; mais qu'il a peine d'y remedier, comme s'il s'étoit desja changé en gangreine, nanmoins étant une chose encore à remedier, on espere d'en voir une bonne fin.

Quant au mauvais choix des Ministres; & à leur corruption, à Dieu ne plaife, que j'aye la moindre idée de taxer aucun honnête homme. Je ne parle qu'en termes generaux, & ne pense toucher que ceux dont la perfidie a des-ja été connuë à toute la Terre, & dont la conscience convaincuë du crime de perfidie & d'infidelité se sent coupables puis qu'il est certain, qu'en toutes les Cours il y a des pensionnaires, & on trouve tous jours des ames venales. Le defaut vient ou de l'imprudence & du Caprice des Princes, quand ils se trouvent dans l'incapacité de ne pouvoir pas choisir eux memes

mes les gens d'un veritable merite, & mettent au timon des affaires des personnes insuffisantes laches, capricieuses, interessée & venales &c. Ou il derive de la foiblesse du Prince, quand il remet & confie toutes les plus importantes affaires aux soins de son Ministre, qui en prend de l'orgueil, & souvant concoit du mépris pour la grande douceur & la nonchalance de son Maistre, ce mépris étant le Pere de l'averson, & capable de le porter à des resolutions entierement opposées à son devoir. Finalement, le peu de gage qu'ont plusieurs Ministres qui sont obligés de faire échat, & le peu de soin de leur Maistre à distinguer & recompenser leur merite, les obligent par fois à prendre, si ce n'est pas en intention de trahir directement les interêts du Prince, ce sera du moins pour par voie indirecte l'engager à des alliances & des partis, auxquels il seroit plus utilemēt contraire.

Le desordre dans les Armées d'Allemagne, est si évident & les playes en sont si fraiches, que tout l'Emqire en gemit & en soupire encor. Point d'ordre des
mar-

marches , point de reglement pour les fourrages, point de magazins formés, les quartiers d'hyvers insupportables. Enfin, vingt telles fautes que je passe sous silence , étans connues à toute la Terre, couppent la gorge aux affaires d'Allemagne. Tous les Princes grands & petis les reconnoissent , en murmurent, se montrent empressees pour y trouver remede ; mais soit qu'une certaine constellation pour encore malheureuse, ou bien la pure fatalité, qui regle toutes les choses de ce monde à certaine periode, soit en opposition, ou que par quelque autre charme secret les affaires de cet Empire restent encore enchainées dans la confusion, on ne void pas la suite du bel ordre, si long temps souhaite.

Au reste, je ne pretends pas m'Eriger icy en maistre ny de donner des preceptes ; mais je dis seulement ce que tout le monde void , & surquoy même les ennemis de la nation Allemande glosent, osans dire en forme de raillerie, que l'Empire Romain est un vieux mur caduque, qui va tomber en ruine, & qui fera
tomber

tomber ceux, qui entreprendront de s'en appuyer. Cependant la Nature la doüe de tous les avantages, qu'une Monarchie peut souhaiter pour maintenir sa grandeur & être tous-jours redoutable. Sa situation est avantageuse, bornée des mers & des grands fleuves, des montagnes & des rochers, ses passages sont fameux, son terrain vaste & fertile en toutes sorte de fruits & d'anrées, la nation belliqueuse autant que peuple du monde, & les richesses à suffisance, s'il y avoit le ménage pour les Cours, & l'ordre pour le commerce, & que le Gouvernement de France si bien reglé leur peut servir de sphere.

Mais, me sera il permis de dire quelque chose sur la matiere de la Paix, à laquelle on travaille, & qui partage tous les sentimens de l'Europe? je ne crois pas qu'il y ait un seul Estat, qui ne la souhaite du moins pour un tems, la derniere guerre en aiant enervés jusques aux os divers, qui cy-devant furent fort redoutables. Mais comme on a fait par tout grand bruit d'armature & que même tout est

est sous les armes, ce sera à qui se montrera le plus resolu à faire une bonne paix. La France n'est pas en danger de rien perdre aiant trop bien pourveuë à ses affaires; mais l'Allemagne faisant une paix mal conceuë & des-armant pourroit se voir les fers aux pieds, personne qui a le sens commun ne fera que louer extrêmement la France de sa dexterité à bien ménager ses interêts en tous tems, & on aura commiseration pour ceux, lèsquels y manquent presque tous jours. Chacun est pour soy, & doit songer à ses affaires. On peut, aiant les armes à la main, conditioner avantageusement & avec seurte de part & d'autre & mettre en même tems l'épée au fourreau; mais il se peut aussi, qve quand deux traitent l'un se des-arme mal à Propos, faisant ce qui arriveroit entre deux duellistes; quand l'un prendroit son épée par le bout, pour la presenter à son adversaire, qui par la l'auroit dans sa disposition, pour en faire à son plaisir.

LA

HOLLANDE

Sur le point de perte par une Paix
mal concertée.

LA Hollande est une Republique enclavée dans les mers les rivieres & les marais. Ses premiers Principes de grandeur & de richesses se doivent à la guerre; & elle observe à present pour maxime, de se conserver au possible en paix. Elle prend un soin extrême de se maintenir dans la bienveillance de sa Majesté Treschrétienne, & tachera par tous les moiens imaginables, de ne choquer en aucune maniere cette Couronne. Dans la conjoncture presente on ne doute pas qu'elle ne donne tres volontiers & sincérement les mains à la paix; mais elle tachera d'en prendre les seurtes necessaires & pour Elle meme, & pour ses Alliés, qu'elle ne scauroit delaisser. Certainement dans la disposition, où sont les affaires, elle aura recours à toute la prudence humaine, pour faire le noeud d'une paix, qui soit constante & au possible indissoluble. Elle ne delaissera pas la garantie, & sera inseparable des interêts de l'Empire & de l'Espagne; & en même tems elle contentera Sa Majesté Tres-Chrétienne, dont l'amitié luy est si chere & precieuse, & qu'elle respecte plus ou du moins autant, que le peut faire aucun Estat Souverain du monde. La raison d'en agir de la
Corte

sorte est juste & reguliere. Car de laisser les interêts des Allies, les abandonner, & de s'en separer, se seroit se couper les bras, perdre la foy & le credit. De choquer aussi le Roy, seroit s'en attirer le courroux, & une funeste guerre. Outre cela, elle prendra, sans doute, bien garde à son commerce, qu'on ne luy coupe chemin, & que les manufactures n'aillent en decadence. Enfin, elle aura soin d'unir dans une parfaite harmonie toutes les parties, & de se conserver l'estime de l'Empire & de la France, étant certain & indubitable, que par une paix mal concertée cette Republique, soit en conservant le repos, ou en se chargeant en suite d'une grande partie de son commerce, qui est l'ame de son Estat.

F I N.



152 642

ULB Halle

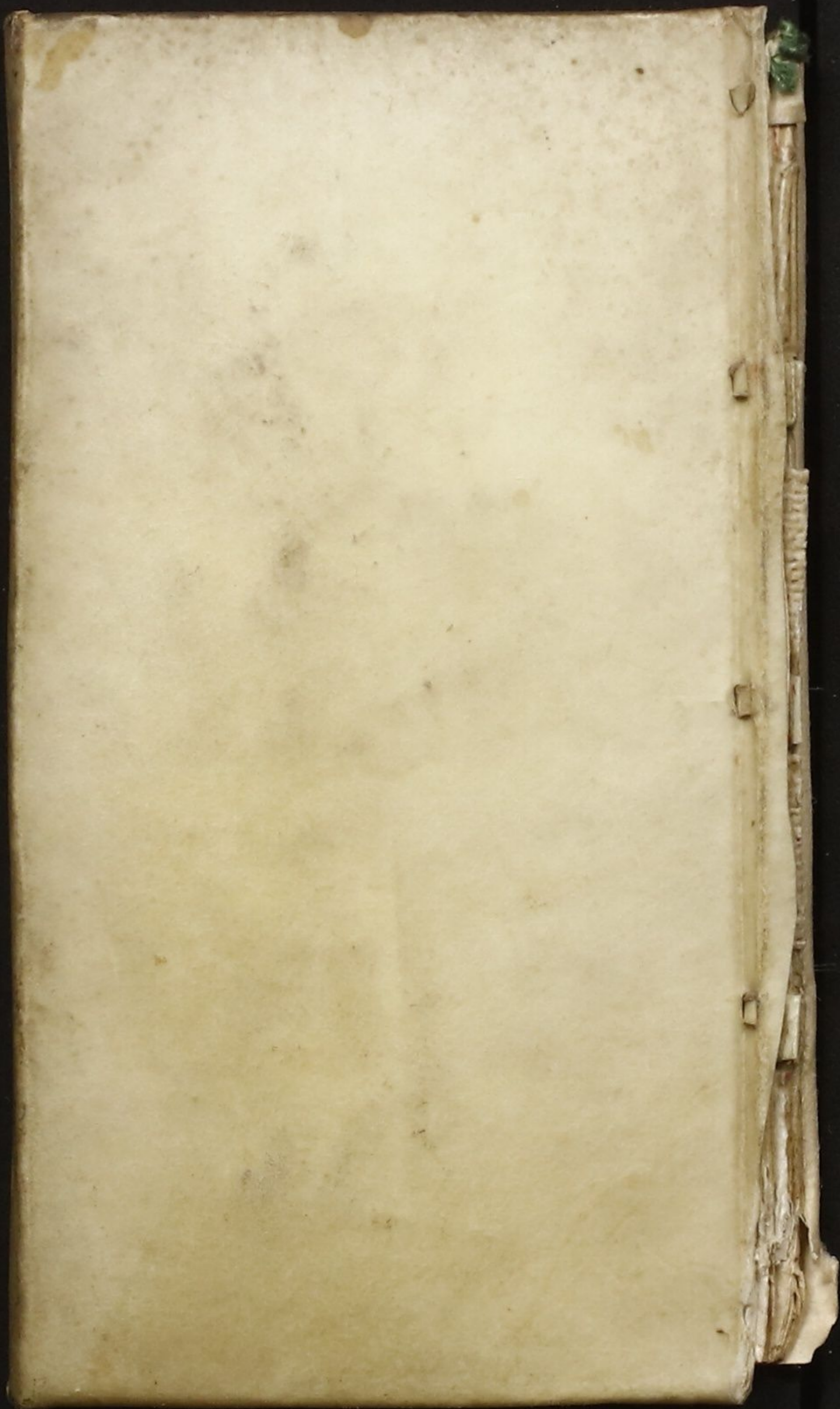
3

007 107 79X



1077





LA
 SOURCE VERITABLE
 DE LA GRANDEUR
 DE FRANCE.
L'EMPIRE
 EN DANGER DE
 CHEOIR.
 ET
 LA HOLLANDE
 SUR LE POINT DE
 PERTE
 Par une Paix mal Concertée.
 PAR
 POLLIDORE DE WARMOND.



A COLOGNE,
 Chez PIERRE MARTEAU. 1683.

